

Formation des Pensées de La Rochefoucauld

par

YASUNORI TAKAZANE

(Suite du numéro précédent)

Or, après sa sortie de la Bastille, La Rochefoucauld fut reforcé à vivre deux ans chez son père, au château de Verteuil. C'est sans doute avec emphase qu'il a écrit dans ses *Mémoires* que «j'avais à souhait tous les plaisirs de la campagne»,⁽¹⁾ mais il doit avoir eu assez de temps pour la méditation et l'introspection grâce à de nombreux exils; nous rendons compte justement que pour la formation de ses pensées, la vie champêtre n'a pas rempli un rôle moins important que la vie active dans la cour.

Mme de Chevreuse s'enfuit d'Espagne jusqu'en Angleterre, d'où elle envoya un gentilhomme redemander à son ami les pierreries qu'elle lui avait confiées. Celui-ci les remit entre les mains de ce gentilhomme, ce qu'apprit peu après le cardinal de Richelieu, qui en fut fâché. L'exilé n'hésita pas ici à faire une sorte d'apologie heureuse; il écrit à son oncle seigneur de Liancourt que «si je suis toutefois si malheureux que cela ait déplu à Son Éminence, j'en suis au désespoir, et vous supplie d'essayer de me justifier autant que vous le pourrez»,⁽²⁾ et dans cette lettre il ne put s'empêcher de mettre l'accent sur «le respect que je dois à Monseigneur le Cardinal, après que notre maison en a reçu tant de grâces, et moi tant de protection dans ma prison».⁽³⁾ Mais cependant il était au fond dans l'espérance d'un changement: «J'étais jeune; la santé du roi et du Cardinal s'affaiblissaient, et je devais tout attendre d'un changement.»⁽⁴⁾ Cette situation délicate où il se trouvait nous permettrait de dire selon ses propres maximes que «ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme» (Mx.317), même si «l'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé» (Mx. 39). Le jeune chevalier retourna

à l'armée 1639 et se distingua dans des batailles. Richelieu voulut, en récompense et pour le gagner à sa cause, le faire passer maréchal de camp. Mais la personne même finit, suivant le conseil de la reine, par rejeter cette offre qui faisait voir «de grandes espérances».⁽⁵⁾ «La Reine m'empêcha, raconte La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*, d'accepter cet avantage, et elle désira instamment que je ne reçusse point de grâce du Cardinal qui me pût ôter la liberté d'être contre lui quand elle se trouverait en état de paraître ouvertement son ennemie. Cette marque de la confiance de la Reine me fit renoncer avec plaisir à tout ce que la fortune me présentait.»⁽⁶⁾ Si l'on croit le cardinal de Retz, on dirait que notre auteur laissa échapper alors l'occasion unique «de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle».⁽⁷⁾ Il dut retourner en personne à Verteuil pour y demeurer encore trois ans en attendant la mort de Richelieu et de Louis XIII. Pendant ce temps-là, il ne s'intéressa qu'à la chasse, au jeu et aux divertissements de gentilhomme de campagne, dont il se passionna si vivement qu'il commença un petit commerce en Angleterre, important des chevaux et des chiens contre du vin qu'il envoyait sous le nom de M. Graf. On peut le savoir par la lettre que son père adressa à l'ambassadeur à Londres pour le supplier «de commander à quelqu'un des vôtres de prendre soin de ce porteur qu'il envoie pour la conduite des chevaux et des chiens qu'il espère tirer du prix de son vin».⁽⁸⁾

Vers la fin de cette sorte de vie inutile, La Rochefoucauld sut qu'accusé d'avoir conclu un traité avec l'Espagne, le marquis de Cinq-Mars, favori du roi, avait été décapité ainsi que de Thou; mêlé dans l'affaire, le comte de Montrésor fut contraint de réfugier à l'étranger et notre auteur ne put refuser de lui prêter le secours que son ami avait demandé en vain à de ses autres amis; «Ces raisons néanmoins cédèrent à l'amitié que j'avais pour le comte de Montrésor.....et je m'attendais à ressentir les effets de la haine du cardinal de Richelieu, que je ne m'attirais cependant, par tant de rechutes, que par la nécessité indispensable de faire mon devoir.»⁽⁹⁾ Il est à croire qu'à ce sujet, il lui fallut une grande détermination: on l'eût emprisonné ou même mis à mort, si son aide au criminel avait été découverte. Lorsque nous lisons dans son *Portrait par lui-même* que «j'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs»,⁽¹⁰⁾ nous nous rappelons cet épisode-là, mais, en même temps, comme «nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous» (Mx. 81), nous voulons dire que ce n'était pas,

pour lui, autre chose que l'abandon de la fleur de chevalerie, sa conscience même de ce temps-là, de laisser son ami sans secours. Et ne peut-on pas dire qu'il avait lui-même une faiblesse ou une sorte de timidité derrière son vœu de tenir ses principes, puisque nous savons bien qu'au dernier moment, il s'est toujours contenté de quelque accommodement? Il est possible qu'il ait fait son autoportrait, en se moquant légèrement de lui-même, dans les maximes telles que voici: «On est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité» (Mx. 11); «La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger» (Mx. 130); «La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger» (Mx. 480).

Notre auteur gardait toute sa vie son prestige ainsi que son orgueil qui viennent de sa naissance, comme nous en avons fait remarquer dans notre avant-propos, ce qui a rapport étroit non uniquement au style de ses *Mémoires* et son *Portrait* mais même à celui des *Maximes* et fait, dirait-on, tout son style même; c'est une erreur que font beaucoup de lecteurs de considérer simplement les *Maximes* de notre auteur comme une attaque et une critique contre les autres; son style singulier, piquant et vraiment paradoxal nous fait imaginer qu'il s'est excepté soi-même impudemment ou plutôt drôlement de tout ce qu'il voulait dire dans ses *Maximes*, mais naturellement il n'a jamais négligé de s'étudier pour se bien connaître. Nous trouvons en effet assez beaucoup de maximes dans lesquelles l'auteur a parlé, semble-t-il, surtout de lui-même. Nous en citons ici des exemples: «Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.» (Mx. 50) «La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent; et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.» (Mx. 55) Cette façon de voir sur les *Maximes* est très importante et indispensable à notre recherche; il nous importe avant tout de juger d'un œil lucide les faits plus ou moins objectifs que l'auteur a voulu nous montrer sur la nature humaine.

Heureusement le cardinal de Richelieu mourut en décembre 1642, sans savoir rien du secours porté par La Rochefoucauld à un criminel; il vint, le changement tant attendu. Nous devons néanmoins reconnaître que notre auteur avait assez de jugement pour estimer le Cardinal à sa juste valeur: «Quelque joie, raconte-t-il

à la fin de la première partie de ses *Mémoires*, que dussent recevoir ses ennemis de se voir à couvert de tant de persécutions, la suite a fait connaître que cette perte fut très préjudiciable à l'Etat.....; la prise de La Rochelle, la ruine du parti huguenot, l'abaissement de la maison d'Autriche, tant de grandeur dans ses desseins, tant d'habileté à les exécuter, doivent étouffer les ressentiments particuliers, et donner à sa mémoire les louanges qu'elle a justements méritées.》⁽¹⁾

CHAPITRE DEUXIEME

Contre le Cardinal Mazarin

Six mois après la mort de Richelieu, Louis XIII mourut aussi, et personne ne douta au début de la venue d'une nouvelle époque. Cela nous paraît d'autant plus raisonnable qu'Anne d'Autriche, qui avait assez augmenté sa puissance dans l'affaiblissement du roi, fut proclamé régente au parlement, où l'on cassa en même temps la déclaration du feu roi qui avait porté que «la Reine ne pourrait rien résoudre sans leur (des membres du conseil) avis».⁽²⁾ La régente choisit toutefois le cardinal Mazarin pour chef du conseil, ce qui dut faire revenir d'une illusion pleine d'ambitions ceux qui avaient souffert sous le cardinal de Richelieu, en obéissant à la reine. Il va sans dire que tout cela est comme un résultat inévitable et n'est qu'une des scènes historiques représentant l'établissement de la monarchie absolue; l'ancien régime par des seigneurs féodaux devait se perdre tôt ou tard sans Mazarin: il y avait des intérêts opposés de part et d'autre. Nous ne pouvons tout de même négliger le grand rôle historique qu'ont rempli les deux cardinaux, Richelieu et Mazarin, jusqu'à l'ouverture du règne de Louis XIV.

Le cardinal Mazarin, naturalisé Français, fut chef du conseil et premier ministre du feu roi grâce à la volonté de Richelieu qui avait reconnu ses rares mérites. Il est un des politiciens les plus artificieux dans l'histoire française et nous le verrons écraser à son tour au moyen de ses mensonges et de ses astuces ceux qui ont cédé à la violence et à l'habileté de son bienfaiteur Richelieu. Voyons son petit portrait fait par notre auteur: «Son esprit était grand, laborieux, insimuant et plein d'artifice; son humeur était souple; on peut dire même qu'il n'en avait point et que, selon son utilité il savait feindre toutes sortes de personnages. Il savait éluder les prétentions de ceux qui lui deman-

daient des grâces, en leur en faisant espérer de plus grandes, et il leur accordait souvent par faiblesse ce qu'il n'avait jamais eu intention de leur donner. Il avait de petites vues, même dans ses plus grands projets; et, au contraire du cardinal de Richelieu, qui avait l'esprit hardi et le cœur timide, le cardinal Mazarin avait plus de hardiesse dans le cœur que dans l'esprit. »⁽⁴³⁾ Notre auteur est évidemment plus hostile à Mazarin qu'à Richelieu, — à qui il était obligé sans doute de lui avoir offert une promotion dont nous avons déjà parlé — d'autant plus qu'au début il était dupe de celui-là. Il ne le regarda guère sur le moment comme un homme dont il fallait se méfier particulièrement, parce que ce menteur perpétuel avait déclaré « qu'il ne désirait rien pour lui, et que toute sa famille étant en Italie, il voulait adopter pour ses parents tous les serviteurs de la Reine et chercher également sa sûreté et sa grandeur à les combler de biens ». ⁽⁴⁴⁾ D'un autre côté, il était convaincu comme les autres que la reine conservait les mêmes sentiments que durant ses malheurs; il ne connaît pas encore bien que tout homme peut changer selon sa situation. Manié avec adresse par son premier ministre, la régente commença, dans sa prospérité, à négliger les bienfaits de ses serviteurs; peu de temps après, elle ne put plus confirmer ses attachés dans leur attente de grâces. On dit que notre auteur a lancé des traits d'ironie à la régente dans cette maxime: « Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures: ils haïssent même ceux qu'ils ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien, et à se venger du mal, leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre. » (Mx. 14) Louis XIII cède son rôle à son épouse et Richelieu à Mazarin, mais il n'est plus d'actrice jouant celui d'Anne d'Autriche restée entre la maison de Bourbon et les grands seigneurs; la rencontre des deux adversaires est ici enfin inévitable.

On nomme les Importants ceux qui se sont réunis chez M. de Harlay, à la fête de Noël, en l'année de la mort de Richelieu. Ils étaient comme des mécontents dont la tête est le duc de Beaufort, premier confident de la reine; ils cherchaient à chasser Mazarin, même durant la vie du feu roi, pour obtenir la reine. La Rochefoucauld ne les suivit pas, quoiqu'il fût aussi des convives, à Noël, chez M. de Harlay. C'est parce qu'il croyait en la régente: « La reine, dit-il, me donnait beaucoup de marques d'amitié et de confiance; elle m'assura même plusieurs fois qu'il y allait de son honneur que je fusse content d'elle et qu'il n'y avait rien d'assez grand dans le Royaume pour me récompenser de ce

que j'avais fait pour son service.》⁽⁶⁵⁾ Il lui demanda tout d'abord le retour du comte de Miossens et celui de Mme de Chevreuse. Elle accepta promptement celui-là, mais pourtant elle ne convint pas facilement, chose curieuse, du retour de leur amie, à qui elle avait attiré une suite de malheurs: elle craignait que son ancienne confidente ne puisse l'embarrasser par des cabales. Notre auteur n'y obtint son consentement qu'après l'avoir aigrie par une longue conversation agitée.

Ayant appris l'état des choses à son amie revenue au royaume, il lui conseilla de ne pas se mettre prématurément en opposition avec Mazarin, qui ne s'était point rapporté du moins aux mesures de Richelieu: il veut dire qu'il faut voir pour le moment si le Cardinal fera son devoir. Il est évident qu'il le fit alors selon sa propre idée plutôt qu'à la demande de la reine, bien qu'elle lui en eût demandé certainement «pour lui (à Mme de Chelvreuse) faire prendre une conduite qui lui fût agréable». ⁽⁶⁶⁾ Nous voulons donc faire remarquer une sorte de circonspection de l'auteur des *Maximes*: nous y voyons qu'il était sur le point de terminer sa vie de chevalier romanesque et de devenir un individu indépendant qui puisse mettre «l'intérêt» en place. Il ne se hâtera plus de conclure: il réfléchira bien avant d'agir, ce qu'on pourrait considérer comme germe de ses qualités littéraires. Pensez qu'il y a six ans, il a sérieusement entrepris de conduire la reine à Bruxelles. Nous sommes persuadés bien encore de tout cela en comparant sa conduite avec celle de Mme de Chevreuse; aussitôt après son retour, elle exigea de Mazarin beaucoup de choses pour compenser ses pertes subies sous Richelieu, et voyant qu'il tardait à y répondre, elle n'hésita point à devenir une des têtes des Importants, qui «crurent qu'étant unis ils détruiraient facilement le cardinal Mazarin avant qu'il fût entièrement affermi», ⁽⁶⁷⁾ quoiqu'elle eût promis à La Rochefoucauld de vouloir suivre entièrement ses avis. C'est, comme il dit, parce qu' «on donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite». (Mx. 378)

Tout cela n'empêche pas que, comme une des exigences, Mme de Chevreuse eût demandé à la reine de céder à La Rochefoucauld le Havre, seigneurie des parents de Richelieu. Celle-ci y avait consenti aisément, mais comme elle ne pouvait rien faire sans l'approbation de Mazarin, elle manqua à sa parole; Mazarin réussit à lui faire abandonner le Havre, «pour des espérances éloignées dont il aurait pu aisément empêcher le succès», ⁽⁶⁸⁾ charge de mestre de camp des Gardes, survivance de la charge de grand écuyer, par exemple, et enfin la

charge de mestre de camp de la cavalerie légère que son amie Mme de Hautefort avait prétendu pour un de ses frères; le cardinal prévint que si La Rochefoucauld osait entrer en une de ces hautes charges, il s'attirerait trop d'envie de tous ses voisins pour en maintenir. «Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.» (Mx. 486) Notre auteur raconte que «je suppliai la reine de ne songer à m'établir que dans ce qui serait utile à son service particulier»,⁽⁴⁹⁾ mais pourtant nous pouvons voir nettement entre les lignes quelle inimitié il a nourri contre Mazarin et même la reine, en s'apercevant que «la Reine entraînait dans l'esprit du Cardinal pour m'amuser».⁽⁵⁰⁾

Ce fut seulement quatre mois après le début de cette régence que les principaux personnages des Importants furent pris presque à l'improviste: le duc de Beaufort fut arrêté et mené au bois de Vincennes, et la duchesse de Chevreuse reléguée à Tours. Mazarin profita d'une petite affaire que causa Mme de Montbazon, amour du duc de Beaufort, en formant le dessein de faire tomber Mme de Longueville dans un scandale galant; quand l'histoire inventée par Mme de Montbazon, qui blessa gravement Mme de Longueville et les Condé dans leur honneur, scandalisait justement les courtisans, Mazarin arrêta des Importants sous l'inculpation de leur entreprise contre sa personne; en fait ils le menacèrent, paraît-il, de le tuer, en pensant que cela suffisait pour le chasser de la cour. Naturellement, le Cardinal ne put persécuter La Rochefoucauld, mais il sut le pousser, par l'intermédiaire de la reine, à être de ses amis désormais et à rompre tout commerce avec Mme de Chevreuse. Pour notre auteur qui voyait comment allait tourner les choses, en espérant encore secrètement tirer quelques récompenses de la reine, il n'était pas possible d'obéir absolument au cardinal Mazarin qu'il s'était mis à détester. La reine ne le regarde plus comme son chevalier loyal. «La reine, raconte-t-il plus tard, conservait encore de l'amitié pour moi et le souvenir de mon attachement pour elle n'était entièrement effacé de sa mémoire; mais elle était trop puissamment entraînée par le cardinal Mazarin pour conserver longtemps des sentiments qui ne lui fussent pas agréables.»⁽⁵¹⁾ Il n'eut pas de relation avec Mme de Chevreuse après lui avoir expliqué pourquoi, comme il était persuadé qu'elle n'était pas coupable. Les Importants lui reprochèrent son attitude irrésolue en disant qu'il s'était réconcilié avec le cardinal Mazarin et il en résulta que même Mme de Chevreuse désespérait de lui sans le remercier de l'avoir excusée auprès de la reine.

Il ne fut guère plus un des admirateurs de l'*Astrée*. Il se mit à s'ennuyer de

la vie courtisane; la régente et Mazarin étaient la proie d'un désir effréné de puissance, pour ainsi dire dans leur âge d'or venu grâce à la mort du roi taciturne et de son premier ministre soupçonneux. La Rochefoucauld voulut donc s'attacher aux affaires militaires. Il se plaint néanmoins dans ses *Mémoires* que la reine lui ait refusé les mêmes emplois qu'auparavant elle l'eût empêché de recevoir de Richelieu. On peut dire qu'agé de trente ans, l'auteur des *Maximes* était dans un des moments les plus décisifs de sa vie, puisque, contre son attachement naturel pour des femmes de premier ordre, il se décida lui-même non seulement à s'éloigner d'Anne d'Autriche mais à se venger de son ingratitude. «Tout d'inutilité et tant de dégoûts, dit-il d'un air apologique dans ses *Mémoires*, me donnèrent enfin d'autres pensées, et me firent chercher des voies périlleuses pour témoigner mon ressentiment à la Reine et au cardinal Mazarin.»⁽³²⁾

Au point de vue de ses actions, il devint de plus en plus tellement violent et hardi qu'il était souvent entre la vie et la mort, mais cependant tout cela veut dire simplement qu'il se donna tout entier à la vengeance, comme s'il avait dégringolé jusqu'en bas une pente rapide. Donc il est vrai que «je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre»,⁽³³⁾ mais ce n'est pas à croire, malgré lui, que «le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine».⁽³⁴⁾ Il brûlait trop violemment de se venger pour conserver de l'indignation jusqu'à la fin de la Fronde. On doit connaître que, lorsque son désir de vengeance est brisé et sublimé pour ainsi dire en une passion d'écrivain, il lui vient dans son calme une gloire littéraire. De toute façon, ce moment décisif de sa vie lui fit prendre l'occasion d'entr'ouvrir la porte par où il pénétrerait de plus en plus profondément le cœur de l'homme. Il sera plus méfiant, en cherchant toujours à être un honnête homme; il examinera mieux sa situation et y réfléchira encore; il devra apercevoir lui-même l'existence de son «amour-propre» qui n'est pas moins irréductible que d'autres, puisqu'avant tout ce qui le fait éloigner d'Anne d'Autriche n'est pas autre chose que son intérêt, «l'âme de l'amour-propre».⁽³⁵⁾ Et ce ne serait pas une erreur de tenir la *Maxime* 247 pour une réflexion de l'auteur sur lui-même: «La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre, pour attirer la confiance; c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres, et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes.»

L'intérêt se montre sous différents aspects, mais tout homme a son intérêt par nature, qu'il soit distingué ou vulgaire et qu'il s'en aperçoive ou non. On pourrait

dire qu'au sujet de l'intérêt, il n'y a aucune différence entre nous sinon sur sa manière d'apparaître et sur la valeur morale qu'a son résultat. Nous voulons donc remarquer que c'est en méprisant consciemment cette différence de la valeur morale, et somme toute en considérant toute conduite de l'homme comme équivalente que l'auteur des *Maximes* a bien réussi à faire la satire de la vie humaine. Eût-il touché plus ou moins à cette différence de la valeur morale—c'est-à-dire qu'il eût permis un jugement moral sur les résultats de l'intérêt—il eût fait disparaître la profondeur aussi bien que la saveur singulière qui viennent de toute son œuvre, et de plus il eût laissé orgueilleux le lecteur apte à se justifier. Nous voulons citer comme un des traits les plus mordants quelques lignes qu'on trouve dans la préface de la première édition: «En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces *Maximes* qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales; après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain.»⁶⁰ Ce que disent ces lignes-là est d'autant plus sévère pour nous que l'auteur n'y admet point qu'il y ait une différence de la valeur morale entre nos conduites, mais plutôt qu'il le nie comme pour nous irriter encore. Dans le *Portrait par lui-même*, il se dépeint comme innocent des tours de «l'amour-propre» et se vante assez impudemment de ses propres mérites, ce qui aurait rapport à son rang de grand seigneur, mais encore nous ferait découvrir qu'en fait il ne croyait pas au fond—d'une manière égoïste, dirait-on—qu'au point de vue morale toutes les actions sont équivalentes entre elles. Et s'il s'était vraiment déguisé à lui-même comme «nos yeux découvrent tout et sont aveugles seulement pour eux-mêmes»,⁶¹ notre auteur n'eût été qu'une mauvaise langue. Il ne le dit pas une seule fois, mais il doit avoir enfin compris ce qu'était son propre intérêt et l'avoir mis en place; les *Maximes* peuvent être dans un sens un livre d'aveux et de confessions sous l'apparence piquante, ce que nous voudrions vérifier à une autre occasion. Il est certain de toute façon que notre auteur reconnut que l'intérêt est même une force motrice proprement dite indispensable à tous les vivants et insista sur ce fait. L'admirateur de l'*Astrée* ignorant presque la profondeur de l'intérêt finit par avoir conscience de soi et encore par découvrir le travail de l'amour-propre. Sans ce processus de maturité, il n'y aurait pas eu de «Pensées de La Rochefoucauld».

(A suivre)

NOTES

- (1) Oeuvres, coll. Pléiade, Gallimard, 1964, p. 55.
- (2) Ibid., p. 557. (*Correspondance*)
- (3) Ibid., p. 555. (*Correspondance*)
- (4) (5) (6) Ibid., p. 55.
- (7) Ibid., p. 7.
- (8) Ibid., pp. 662-663. (*Correspondance*)
- (9) Ibid., p. 57.
- (10) Ibid., p. 6.
- (11) Ibid., p. 58.
- (12) Ibid., p. 60.
- (13) (14) Ibid., p. 65.
- (15) Ibid., p. 66.
- (16) Ibid., p. 67.
- (17) Ibid., p. 69.
- (18) Ibid., p. 70.
- (19) Ibid., p. 71.
- (20) Ibid., p. 70.
- (21) Ibid., p. 75.
- (22) Ibid., p. 78.
- (23) (24) Ibid., p. 5.
- (25) Voir *Maxime* 510.
- (26) Ibid., p. 398.
- (27) Voir *Maxime* 563.

(昭和48年 9 月29日受理)